

Le blog de voyage

Europe de l'Est



Association T D M E S

alias « Tour du Monde des Enfants du Sida »

contact@enfant-du-sida.org

3 allée la boétie

93270, Sevrans
France



www.enfant-du-sida.org/EST.html



ROUMANIE ...

Bucarest, Brasov,

Et le chateau de Vlad Dracule !

J'ai fini par quitter Bucarest, capitale de la Roumanie située dans le sud est du pays. Ces gens me manqueront assurément : leur arracher un sourire est difficile mais quand on y parvient on sent qu'ils le font de bon cœur ! Sans compter tout ce qu'il faut faire afin de venir en aide à ces enfants du sida, en dépit de toutes les autres difficultés que se doit d'affronter la population au quotidien, dans ce pays en plein développement avec ceux qui sont désormais ses voisins européens.

Avant de passer de nouveau la frontière du nord, je fais tout de même une escale à Brasov (prononcé Brrachove) : une superbe petite ville nichée au cœur de la montagne Transylvanienne (que l'on nomme aussi les alpes roumaine). Ses superbes monuments éparpillés à travers la ville, qui jouxtent des maisons construites dans le plus pur style transylvanien, participent certainement de ce sentiment qu'ici à Brasov, la vie n'a pas été aussi tranchante qu'ailleurs en Roumanie. Le froid lui par contre est véritablement mordante, humide est raison de ces immenses forêts qui encerclent la ville de toute part. Je laisse mes deux sacs à la consigne de la gare et je pars de ce pas visiter la ville.

Au milieu la place centrale, isolée de tout autre bâtiment, il y a la mairie qui ressemble à un château en miniature. Sur le fronton de la porte figure l'emblème de la monarchie roumaine d'autrefois. Un arbre millénaire aux très longues racines, surmonté d'une large couronne. Il y a aussi de très belles églises évidemment, aux plafonds merveilleusement décorés d'icônes et d'enluminures exquises ! Il y a également une Synagogue, en briques rouges et blanches à l'extérieur ; tout en bleu et blanc à l'intérieur, très lumineuse. Un véritable joyau d'architecture. Pour moi, c'est aussi le symbole qu'ici les communautés ont su vivre depuis plusieurs siècles dans le respect et la richesse de leurs différences.

J'entends aussi parler d'un vieux, très vieux château qui serait perché au sommet d'une de ces nombreuses montagnes qui entourent la ville. Un vieil homme dans la rue, probablement l'un des anciens de la communauté, me dit qu'il faut sortir de la ville par l'est puis marcher à travers la forêt pendant près de quarante cinq minutes afin de l'atteindre. Je prends donc mon courage à deux mains et j'y vais.

Très vite, la forêt est de plus en plus sombre. On n'entend plus un bruit. La pente est raide, le chemin très étroit, tortueux et le sol glissant ; recouvert qu'il est d'un tapis de feuilles mortes, trempées par la rosée matinale. Chaque expiration, mouillée par l'atmosphère saturée d'humidité de cette épaisse forêt, se fait de plus en plus longue avec l'effort.

J'entends des bruits derrière moi, des voix humaines. Probablement l'écho des efforts d'autres touristes tout aussi téméraires. Je parviens enfin au bas d'un dernier monticule, au sommet duquel le "château de Bran" se trouve perché tel un nid d'aigle défiant l'abîme. Une ancienne légende laisserait entendre que ce château aurait appartenu au compte Vlad Dracule. Mon esprit est encore anesthésié par la fatigue, pourtant ce nom me dit vaguement quelque chose.... Peu importe, ce n'est sans doute qu'une légende de plus.

Je me retourne brusquement. Je ne suis plus seul, d'autres touristes m'ont rejoints et nous sommes une demi-douzaine à nous tenir face à cette femme d'âge moyen, surgit de nulle part, qui semble être la gardienne du château. Nous sommes exsangues après une telle ascension. Le panorama nous coupe un peu plus le souffle. Nous sommes au sommet de ce qui nous apparaît désormais comme un impressionnant monticule rocheux, toisant les vallées tout autour. La ville est bien loin, perdue au fond d'une de ces vallées tortueuses.

"Suivez-moiz", nous dit notre guide dans un anglais à l'accent fortement prononcé. Elle nous fait entrer dans le château par une toute petite porte dérobée, qui nous mène à un escalier extrêmement étroit, tout juste un boyau de pierrailles mal dégrossies, éclairé par des lampes ridiculement petites. C'est à peine si l'on voit les marches !

Notre guide, habituée des lieux, escalade ce boyau de pierre d'un pas sûr. Une fois parvenue en haut, elle s'engouffre sans nous attendre dans un long corridor qui encercle une cour centrale, que nous découvrons subjugués. Nous tentons de la suivre mais cette femme semble glisser sans un bruit sur le splendide carrelage d'époque, aux motifs en arabesques recherchées. Les poutres apparentes aux plafonds rehaussent des murs sobrement blanchis à la chaux.

Plongés que nous sommes dans la contemplation de ce qui nous apparaît désormais comme un chaleureux petit château de montagne, nous avons perdu de vue notre guide. Au bout du couloir, une terrasse. La vue d'ici est imprenable ! Mais toujours aucunes traces de cette femme pressée ! Nous pénétrons dans le second corridor, de l'autre côté de la terrasse. Un coup d'œil à droite, un coup d'œil à gauche : deux portes en bois, en tous points identiques.

Dans notre petit groupe, les regards dubitatifs se croisent. Logiquement, c'est la porte de droite qui devrait nous conduire vers le centre de la bâtisse. Sans même nous consulter, comme un seul homme nous passons cette porte qui débouche sur un autre escalier, plus large celui-là. Nous descendons les marches d'un pas prudent. Dans ces conditions, la visite du château prend la tournure d'une petite expédition. Sur les murs blancs immaculés, le reflet verdâtre des panneaux lumineux de

sortie de secours prend des allures inquiétantes.

Il n'en reste pas moins que l'escalier nous conduit à une charmante petite cour intérieure : des plantes grimpantes aux formes bizarres, au tronc torturé, des gargouilles aux regards menaçant qui nous épient depuis le toit. Une étroite meurtrière nous laisse entrevoir la vallée en contrebas. Mais toujours aucunes traces de cette guide damnée ! Toutefois sur la gauche, sous le perron une porte grince, entrouverte. Certains sont sur le point d'aller voir, quant soudain depuis un balcon à l'étage, une voix de femme nous crie à tue-tête : "Venez lakh ! Venez lakh !" (Venez là ?). L'altitude n'aura pas amélioré son accent. Nous prenons la direction qu'elle nous indique pour la rejoindre, tout de même rassurés d'avoir enfin remis « la main » sur elle (si l'on peut dire).

Le reste de la visite se passe sans encombre, presque trop tranquillement. Nous prenons le temps d'admirer la mise en scène du quotidien des anciens occupants des lieux. J'apprécie tout particulièrement ces meubles en bois sculptés dans ce qui devait être le style typique d'un royaume qui s'étendait autrefois du nord de la Transylvanie, le sud est de l'actuelle Hongrie, jusqu'au sud des monts Carpates.

Une fois la visite terminée, notre guide nous montre des photos des temps passés. Elle nous explique que cette demeure était la résidence des derniers souverains roumains. Les portraits stylisés de la princesse Maria, datant du début du siècle dernier, nous donne une idée de ce qu'a pu être la vie de ces gens. « Contrairement à ce qu'en disent certains villageois », nous dit le guide les yeux plissées, un sourire narquois au coin des lèvres, « ceci n'est pas et n'a jamais été la demeure du compte Vlad Dracule, alias Dracula". Un silence s'installe. Mais qui est assez bête pour croire à ce genre de compte de bonne femme... n'est-ce pas !?

Je note cette foi-ci que notre guide s'exprime dans un anglais parfait ! Tout ceci n'était-il donc qu'une mise en scène destinée à amuser les touristes !? « Voilà les ruines qui subsistent de ce que fut le véritable château du compte Dracul ». Elle désigne du regard deux photos épinglées aux murs : des murs délabrés, quelques tours écroulées et une végétation luxuriante à perte de vue. Je note que ce compte devait tout particulièrement apprécier sa tranquillité, pour habiter une région aussi désolée.

Pour ma part je suis ravi de cette petite excursion ! Après avoir fait le tour du château et admirer une dernière fois le panorama, je redescends vers Brasov l'esprit clair, l'imagination en douce effervescence. Je ne passe là qu'une nuit dans une auberge de jeunesse, très accueillante, bon marché mais absolument dépourvue de tous moyens de chauffage. A mon réveil, j'ai l'impression d'avoir les os du squelette aussi rouillés que celui d'un vieux septuagénaire. Cela achève de me convaincre que le temps est venu pour moi de poursuivre ma route vers l'est. Notamment en Pologne et en Russie où d'autres rencontres m'attendent.

En passant de nouveau la frontière vers la Hongrie et la Pologne, quelque chose me dit qu'il me restera de ces gens un souvenir amical. De manière générale, je peux dire que j'apprécie ses roumains ! Ils semblent francs du collier. Décrocher à l'un d'entre eux une parole de courtoisie, même un bonjour de la part d'un commerçant, n'est pas toujours chose aisée. Pourtant, si l'on parvient à les faire sourire avec une prononciation roumaine à couper au couteau, on sent qu'ils rient de bon cœur.

C'est presque le cœur léger que je m'apprête à quitter ce pays : je me dis que les choses ici

ont été difficiles mais qu'aujourd'hui tout ira bien... Mais comme pour me contredire et me rappeler que rien n'est jamais totalement acquis, sur le quai de la gare à onze heures du soir, je vois deux enfants d'à peine huit ans qui s'amuse au milieu de voyageurs qui attendent le train pour Budapest.

C'est dans cet état d'esprit mi-figue, mi-raisin que je reprends le train vers la Hongrie tout d'abord. J'effectue une escale de trois longues journées que je passe à Budapest : ces deux villes siamoises dont l'une restera occupée par les turques au seizième siècle pendant près de cent cinquante ans. Le mausolée de « Gül-Baba » est l'un des derniers vestiges de cette période : un lieu d'où l'on a une vue imprenable sur toute la ville.

Quoiqu'il en soit, de manière générale, cette ville pue le vingtième siècle et j'adore ça ! Je vais de musée, en musée. Je visite notamment le « musée des arts appliqués ». Un édifice que d'aucun considèrent comme le plus bel édifice d'art nouveau hongrois : des motifs folkloriques traditionnels se mélangent avec des éléments décoratifs orientaux et d'Arts Nouveau. Somptueux, j'y passe des heures à flâner, à tenter de capturer à l'aide de mon appareil photo l'atmosphère, cette lumière si particulière qui semble avoir pris possession des lieux. Comment visiter Budapest sans rendre visite aux vestiges de l'ancien régime : des bustes, des statues, des soldats de bronzes hauts de plusieurs mètres, érigés à la gloire d'un régime enfantée par la défunte mère de toute les Russies...

Je visite également la synagogue qui se dresse fièrement en plein centre ville, à quelques encablures à peine du parlement. Ses tours d'inspirations byzantines et sont intérieur immenses, immenses ! Et décorés dans un style orientale si raffiné ! Les parois sont peintes de couleurs chaudes, aux dominantes roses-ambrées. Les piliers en bois, dorés à l'or fins sur leur partie supérieure, semblent si fragiles pour supporter un tel édifice, et pourtant... Tout au fond de l'allée centrale il y a ce lieu mythique, porteur de tant de rêves et d'espoir qui symbolise le saint des saints du temple originel. Sur la porte il y a le symbole des tablettes de la loi. Au-dessus de l'autel de l'holocauste, il y a une lampe dont la lumière ne s'éteint jamais. Le guide nous précise que cette flamme symbolise que ceux qui nous ont quittés sont toujours vivant en nous.

Je finis ma visite de la synagogue par le musée du judaïsme, où l'on peut admirer un superbe buste de patriarche, sans doute Abraham tel qu'on se l'imagine souvent : un front solide, prolongé par un nez aquilin, une barbe généreuse, des yeux profondément calés dans leurs orbites. Une partie du musée est consacrée à une exposition sur les victimes de la seconde guerre mondiale. Il y a là, au milieu de la pièce, comme un roi déchu au milieu d'un royaume en rune, la statue en bois sculpté d'un vieil homme. Il a un baluchon à la main : dessus il y a une grosse croix gammée en bois elle aussi, comme épinglé sur le baluchon. Le vieil homme a une expression particulière. Sa barbichette est à moitié rasée, l'autre moitié peine à pousser, même elle est tout de même là. Le symbole est fort. La communauté est mutilée, mais elle vit toujours. Un autre visiteur, allemand, me fait la remarque que cet homme et moi partageons un certain air de ressemblance ; intéressant. J'aimerais un jour avoir l'abnégation de cet homme face à toute adversité.

POLOGNE ...

Nord du pays

& Varsovie

En ce début de semaine et après un week-end haut en culture, je quitte Budapest et prends le train du matin pour Varsovie. J'atteins la seconde véritable étape de mon tour du monde dédié aux enfants, plus particulièrement ceux qui sont affectés ou infectés par ce virus. C'est ainsi que je passe une semaine en Pologne, entre Varsovie et le nord du pays.

A Varsovie, je prends une chambre dans une auberge de jeunesse du centre ville, tout près du fameux « musée de la culture et des sciences » : la tour que l'on voit sur toutes les cartes postales de Varsovie. Un bâtiment offert par la Russie en reconnaissance des services rendus par la Pologne durant la guerre (certains y voient là bien plus qu'un simple présent, mais plutôt la marque au fer d'un empire soviétique alors en pleine apogée. Pourtant, personne ne se résigne à détruire ce qui est désormais le symbole de la Varsovie de la Pologne contemporaine. L'auberge située au deuxième étage d'un bâtiment tout en angle ; comme toutes les constructions du centre ville, à quelques exceptions près. Spacieuse, propre, les salles de bains communes sont immenses ! Le seul problème, c'est qu'il y a un bar à l'intérieur même de l'hôtel. Grave erreur lorsque l'on accueille une population de jeunes gens comme c'est le cas ici.

Ces jeunes fils et filles de familles, semblent pourtant si propres sur eux durant la journée ; vous leur donneriez le bon Dieu sans confession. Mais à la nuit tombée, les agneaux se transforment en loup. Quelques verres d'alcool plus tard, l'ambiance à très vite fait de se « réchauffer », dans tous les sens du terme. La levée des inhibitions aidant à l'expression cathartique de leur envies les plus refoulées, ces excités se mettent à hurler dans les couloirs, les portes claquent, la lumière s'allume et s'éteint continuellement dans les chambres comme dans les couloirs. Une vraie écurie. Il est clair que je ne garderais pas un souvenir de cette première nuit à Varsovie.

Pourtant, malgré la fatigue et le fait que je viens à peine d'arriver de Budapest, pas le temps de souffler. Je me lève le lendemain tôt afin de préparer la première vidéoconférence promise aux enfants de Nanterre qui vivent avec un intérêt surprenant ce périple. A dix heures vingt-cinq, je m'installe dans la salle commune de l'auberge afin de bénéficier de l'accès Internet en Wifi, depuis mon ordinateur. Je branche ma Webcam et après quelques réglages avec l'équipe du cybercafé de la mairie de Nanterre (la politique progressiste de cette vieille ne cessera de m'étonner), nous voilà en condition de mener ce premier entretien. Je trouve une énorme peluche qui traîne là dans un coin de la salle. C'est la mascotte de la ville, un petit mammifère quelconque portant un tee-shirt jaune avec en grand sur le torse le nom de la ville : Warsaw).

Les enfants passent par petits groupes de cinq à dix. Ils me posent toutes les questions qui semble-t-il leur brûlent les lèvres depuis plusieurs semaines. Certains ont de toute évidence lu la

lettre que je leur ai fait parvenir par email, en prévision de cet entretien. Leur question sont souvent en rapport direct avec les dernières étapes de mon parcours. Ils sont également curieux d'en savoir un peu plus sur la vie des gens d'ici. Une question qui revenait souvent dans les différents groupes : « et les orphelins du sida, ils vont comment alors ? ». Espérons que ces enfants lorsqu'ils auront grandi, n'auront rien perdus de cette empathie qui semblent les caractériser aujourd'hui.

Nous finissons la vidéoconférence à 12h, je suis épuisé et exalté à la fois. Le stress contenu depuis plusieurs jours est retombé d'un coup : tout c'est finalement bien passé. Je suis heureux que le projet commence réellement à prendre forme. Toutes ces heures, ces journées entières parfois passées dans le train ne l'auront pas été en vain.

Le lendemain, j'ai rendez-vous avec Dominica : une jeune volontaire de l'association « le petit prince ». J'en profite pour remercier chaleureusement notre camarade compatriote français à Varsovie, Wilhem Coindre de l'association « [Badz zNami](#) » (une association de lutte contre le sida, qui fait un travail exceptionnel particulièrement auprès des populations toxicomanes). Wilhem nous a mis en contact avec l'association « [le Petit Prince](#) », il nous a également servi de traducteur lors de l'entretien avec Dominica. Une jeune femme de 28 ans pleine d'énergie, extraordinaire.

C'est à Varsovie que [Sami Battikh](#), journaliste reporter m'a rejoint comme convenu sur cette première étape de mon périple. J'ai été le récupérer à l'aéroport hier à 23H. C'est ainsi qu'aujourd'hui nous procédons de bonne heure à l'interview de Dominica. Nous choisissons de nous rendre dans le vieux quartier de Varsovie, qui n'a de vieux que le nom car ici tout a été reconstruit après la seconde guerre mondiale. Le cœur de la ville a été entièrement rasé durant la guerre par les nazis, afin de faire payer aux polonais leur résistance face à l'envahisseur. Pas une seule pierre, pas un seul mûr n'est resté debout. Sur certaines photos d'archives, on s'aperçoit de l'ampleur du désastre. Le « ghetto juif » est le quartier qui a payé le plus lourd tribut : un de million de personne déportées après des mois de blocus hermétique.

C'est là le cadre que nous avons choisi. Tout un symbole : en plein air et sous le soleil de cette belle journée automnale, sur la place centrale de l'ancien Warszawa ressuscité. Nous sommes face à l'ancien palais royale totalement dynamité durant la guerre et reconstruit à l'identique. C'est là en ce jeudi 2 octobre 2008 que nous avons posé véritablement la première pierre de ce qui devrait être un documentaire de 54 minutes, consacré à ce tour du monde des enfants du sida. Cela grâce à Dominica et à l'association « le petit prince », qui accompagne cent quatre-vingt enfants polonais séropositifs à travers le pays.

Ce sont deux de ces enfants que nous allons rencontrés aujourd'hui Dominica, Sami et moi. Nous prenons à peine le temps de déjeuner tous les trois. Puis, à 14h nous louons une voiture afin de parcourir les trois cent kilomètres et les cinq heures de routes de campagnes, qui nous séparent d'eux. Les parents de ces enfants ont acceptés qu'ils témoignent face à la caméra (leur yeux seront floutés tout de même, pas leur bouche, vecteur de ce témoignage oral qu'ils ont décidés de nous offrir courageusement !

C'est ainsi que nous rejoignons ce qui est en réalité pas moins de « la douzième rencontre nationale des personnes séropositives de Pologne ». Ces rencontres ont été organisées chaque année depuis 1996 par « Siec Plus » : une association recommandée par AIDES avant notre départ à Paris.

L'actuel président de Siec Plus est Wojciech Tomczynsk : un personnage clé de la lutte contre le sida aujourd'hui en Pologne, qui lui aussi sera interviewé pour le documentaire du tour du monde des enfants du sida.

Nous discutons de tout cela avec Dominica et Sami dans la voiture. Nous apprenons également à nous connaître un peu plus. Il est vrai que je n'ai pas eu le temps de réellement faire connaissance ni avec l'un ni avec l'autre. J'ai à peine le temps de jeter quelques brefs coups d'œil au paysage de ce nord de la Pologne. Tout ce que je peux en dire c'est que le nord de la Pologne à quelque chose de majestueux ! Contrairement au centre du pays plus monotones, plat et sans vraiment de relief notable. Ici les forêts, les lacs nombreux et les champs cultivés sont juxtaposés avec beaucoup d'harmonie. C'est ainsi qu'une discussion en amenant une autre, nous parvenons enfin à bout de cette route interminable. Il est 19h30, nous arrivons dans ce petit village de Charlota juste à temps pour le dîner. Et je meurs de faim !

Peu après le dîner, nous procédons aux interviews. Il y a donc Wojciech qui à cause de la fatigue « parle français comme une vache espagnol », nous dit-il. Pourtant, nous sommes très heureux car c'est le seul ici à parler français. Il y également Kristina, la présidente de l'association « le petit prince », sa fille adoptive elle-même séropositives et orpheline du sida, aujourd'hui âgée de 18ans. Enfin, nous interviewons cette jeune adolescente de 14 ans, qui en paraît pourtant bien plus. Une force, une maturité émane de ce petit bout de femme, on en éprouverait presque de la peine pour elle : être si mûr à cet âge là n'est certainement pas chose aisée à gérer. Je me laisse émouvoir par son témoignage qui raisonne avec certains aspects de moi. Tout ceci raisonne en moi plus que cela ne devrait.

Nous finissons cette première série d'interviews à une heure du matin. Le lendemain à huit heures, nous déjeunons dans la salle commune, puis nous descendons près du lac. Je fais quelques photos avant de reprendre mon rôle de « journaliste en herbe » : Sami est à la caméra, je pose les questions, elles sont traduites par Dominica (l'une des rares à parler anglais ici) et les personnes interviewées répondent en polonais, avant que Dominica ne nous traduise en quelques mots ce qu'ils ont dit. A défaut d'un téléphone arabe, nous avons là un véritable "téléphone polonais" ! De retour sur Paris, Sami confiera ces témoignages aux soins d'une interprète bénévole de ces connaissances.

Nous récoltons ainsi le témoignage de cet ancienne toxicomane, séropositive, qui aujourd'hui veut témoigner à visage découvert car nous dit-elle : « nous ne devons pas nous enfermer dans un ghetto ». Comme je suis de son avis ! Comme il est difficile aussi de se voir imposer ce que beaucoup qualifie encore de « mort social » qu'impose la société à ceux qui affichent leur séropositivité. Cette femme est pour moi un exemple. Je la remercie après l'interview, respectueusement. Il y aussi ce travailleur social de Siec plus, Janus. Il s'occupe aujourd'hui lui aussi de soutenir les familles confrontées au sida : en leur trouvant un logement, en leur dégotant des bouts de chandelle d'aide de l'état. Là aussi, un homme tel que lui qui verse tant de son énergie dans l'aide directe ou indirecte des enfants du sida, dans une société qui refuse même d'envisager qu'un homosexuel puisse être un bon père ? Surtout dans un pays aussi campé sur ses position que la Pologne, moi je dis chapeau bas l'artiste ! Ce sont tous des artistes, des artisans de la lutte contre le sida. Et il est indéniable que chacun d'eux nous à livré un témoignage poignant et instructif (tel que [celui consultable ici](#), bientôt traduit en français). Des témoignages précieux et encore trop rares, sur un sujet aussi délicat que celui qui motive tous nos efforts de ce jour : *ce que c'est que de*

vivre avec le Sida lorsqu'on est un enfant.

Après toutes ces émotions, pas de répit. Dominica reste finalement à Charlota. Sami et moi repartons à dix heures du matin pour L'aéroport de Varsovie. Sami doit prendre son avion à dix huit heures pour retourner aussitôt sur Paris. Il effectuera ces allers retours qui sont prévus sur cinq étapes au moins de mon parcours. Il le fait bénévolement et sur son temps libre. Demain C'est Vendredi et il travail tout le week-end en contrepartie de cette petite escapade que son patron lui a consentie. Quant à moi, je m'écroule une dernière fois de ce lit de l'auberge de jeunesse. Ce soir, les bruits et les claquements de portes intempestifs ne viendront pas à bout du mon sommeil du juste. D'une traite bien huit heures durant, je meurs et je ressuscite le lendemain matin tôt pour prendre le seul train de la journée pour Vilnius, capitale de la Lithuanie.



Merci de votre lecture !!!